Zeitschrift: Revue économique et sociale : bulletin de la Société d'Etudes Economiques et Sociales

Herausgeber: Société d'Etudes Economiques et Sociales

Band: 30 (1972)

Heft: [1]: La contestation peut-elle conduire à une éthique nouvelle?

Artikel: La contestation : crise de civilisation, espérance humaine

Autor: Birou, R.-P. Alain

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-136921

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

La contestation: crise de civilisation, espérance humaine

R. P. Alain Birou *
Sociologue, « Economie & Humanisme », Lyon

Pour que les auditeurs sachent dès le départ de quoi on parle, il n'est pas inutile que le conférencier définisse en commençant le concept qui sera au centre de son thème, pour exprimer quelle réalité est ainsi visée. Ayant à parler ici de la contestation des jeunes comme expression d'une crise de civilisation et comme possibilité, attente, espérance ou promesse d'une nouvelle éthique commune, je définirai cette contestation de la façon suivante: mise en cause globale de la société actuelle par une partie importante de la jeunesse; révolte profonde de caractère à la fois intellectuel, affectif et actif contre l'ensemble du système socio-économique, socio-culturel et socio-politique en exercice et contre les valeurs qui le meuvent, amenant des groupes, surtout de jeunes et plus spécialement d'étudiants, à poser des actes plus ou moins organisés de rébellion, de rupture contre l'ordre établi; refus de prendre une part active et responsable dans le jeu des institutions actuelles, avec des tentatives diverses soit d'expérimenter autre chose « ailleurs », soit d'agir révolutionnairement pour transformer de fond en comble l'ordre actuel.

La contestation est une réalité nouvelle, conceptualisée par un mot ancien: c'est l'attitude fondamentale qui s'en prend à la société actuelle comme telle, considérée comme système institutionnel écrasant, comme pouvoir oppressif, comme autorité aliénante. Cette révolte est née de la conjonction historique d'une jeunesse en formation de plus en plus longue (sans savoir bien à quoi) et d'un monde politique, économique et social bouleversé, désaxé même, qui s'avère totalement incapable de donner un sens à la vie des jeunes.

Dès l'abord, je signale que mon exposé se situera plus au niveau de la société globale et de sa crise qu'au niveau d'une analyse phénoménologique ou psychologique de la jeunesse. C'est pourquoi je n'utiliserai pas une forme d'analyse et un vocabulaire qui laissent croire à un malaise spécifique, à une crise propre à la jeunesse. Je ne parlerai pas non plus directement de la psychologie sociale des contestataires, des phénomènes de décalage de générations, des difficultés d'entrer dans le monde du travail et d'accéder aux rôles adultes, ni même, si ce n'est marginalement, de la crise familiale ou de la « libération » sexuelle. Je n'analyserai pas ici non plus directement et spécifiquement la contestation étudiante comme telle, apparaissant au sein de la crise universitaire et dans l'incapacité du système institutionnel libéral de gérer les tensions et d'apaiser les conflits nés du changement global et rapide de la société. Je prendrai le phénomène contestataire de façon plus générale, tel que je l'ai défini ci-dessus et je le situerai par rapport à la crise globale des sociétés modernes.

Les manifestations contestataires sont autre chose et plus que révolte pure, rébellion, revendication, opposition et même révolution; elles ont des motivations et des formes d'expression extrêmement variées. Il s'agit là, au niveau de leurs formes d'expression, d'un

* Né en 1916 dans le Quercy, France; études de philosophie, théologie, économie, sociologie; dominicain; expériences et travaux socio-économiques dans divers pays en voie de développement, particulièrement en Amérique latine où il vécut cinq ans; auteur de nombreux ouvrages et articles.

buissonnement assez touffu, dans des axes parfois opposés. Mon rôle ici n'est pas de dessiner une typologie des formes de contestation, ni même de tout expliquer du phénomène contestation. Je voudrais seulement montrer comment il est né d'une situation historique de l'Occident actuel, d'un changement assez radical dans le devenir des sociétés et d'une crise même de notre civilisation. Le malaise grave du monde actuel, au moins des sociétés capitalistes libérales, est comme le bouillon de culture des mouvements contestataires. Mais du coup, les critiques, les mises en cause et les requêtes de la jeunesse contestante expriment une juste réaction humaine: il y a là d'une certaine façon une saine attitude de refus d'une morale immorale et d'un ordre de désordre. Cette réaction porte en elle, dans ses outrances mêmes, l'espoir d'un renouvellement de l'éthique collective, c'est-à-dire la promesse d'un nouvel ordre de valeurs capable de fonder des raisons plus universelles d'exister ensemble.

1re PARTIE: CRISE DE CIVILISATION

Un chemin expérimental pour faire un diagnostic du monde actuel serait de partir du malaise de la jeunesse, de faire l'examen de ce que critiquent les jeunes, le bilan de ce qu'ils dénoncent, pour aboutir de la sorte, sur la base de leur propre jugement, à la représentation de la société qu'ils rejettent. Cette méthode que j'ai tenté de suivre m'a conduit très vite à une impasse. Car la critique globale, massive, sans appel, que les mouvements de jeunes ont faite ou font de la société actuelle, est une appréciation générale préalable à toute analyse, basée essentiellement sur un sentiment psychologique. Les contestataires sont fondamentalement motivés et comme obsédés par les hommes, victimes de cette société, et très peu par l'ensemble de causes réelles complexes qui écrasent ces hommes. Leur vocabulaire définit avant tout l'homme comme « aliéné, opprimé, exploité, réquisitionné, broyé, immatriculé, châtré, matraqué, etc. » et le système, l'appareil est une espèce de puissance supérieure diabolique et méconnue, aliénante, broyante, opprimante, etc.

On pourrait bien sûr recomposer une image de la société établie telle que se la représentent les contestataires et sans doute l'on découvrirait plusieurs images. Mais je ne crois pas que cela nous renseigne suffisamment sur la crise actuelle de la civilisation. C'est pourquoi je préfère suivre d'abord une voie plus générale pour cette première partie: observation et diagnostic de la société actuelle.

Je ne reprendrai pas ici un examen général à la fois du phénomène historique d'industrialisation et de ce que l'on a appelé la civilisation industrielle et qui précisément n'est peut-être pas une civilisation. Le nombre d'apologies et de procès est impressionnant, depuis ceux qui ont parlé du progrès et de la marche inéluctable de l'humanité vers le bonheur jusqu'à ceux qui ont annoncé la décadence et la mort de l'Occident. De toute façon, en cette fin du XXe siècle, contre H. Spencer et Comte nous savons qu'il n'y a pas de loi naturelle selon laquelle la société industrielle se substitue comme étape supérieure à la société militaire. Car l'industrialisation a rendu possible une machine de guerre telle que l'humanité est capable désormais de s'autodétruire totalement. Le bilan fait ici de cette civilisation ne retiendra volontairement que les éléments négatifs pour montrer comment leur poids aujourd'hui tend à écraser les hommes et à provoquer de nouvelles révoltes. Je n'ignore pas pour antant les éléments positifs et le caractère inéluctable et irréversible de certaines situations historiques.

Les apparences : la société dans laquelle nous vivons semble pleine de promesses et riche de potentialités indéfinies. Voici cependant comment John Nef, qu'on ne peut classer ni parmi les révolutionnaires, ni parmi les révoltés, termine son article sur la civilisation industrielle dans l'*Encyclopedia Universalis*: « Depuis le début du siècle et les deux guerres mondiales, la technologie et les sciences expérimentales et sociales ont créé autant de problèmes qu'elles en ont résolus. L'accroissement du rendement a peu contribué à une redistribution plus équitable des richesses mondiales. La concentration de la population dans les agglomérations urbaines proliférantes entraîne une multiplication des déchets et des facteurs de pollution qui empoisonnent l'atmosphère au point de compromettre la vie elle-même... Avec le morcellement du savoir, la capacité d'envisager l'expérience comme un tout tend à se perdre. Il est devenu plus difficile qu'il ne l'était de respecter la dignité humaine... Il y a aujourd'hui un excédent de tout, sauf de sagesse, de beauté, de joie et d'amour. L'homme industrialisé a le choix entre le néant et une civilisation plus profonde que celle héritée du XVIIIe siècle » (vol. VIII, page 971).

La réalité : nous allons examiner ici le contexte global de la société industrielle sous l'angle où il est un bouillon de culture de la contestation et dans la mesure où il favorise et « révèle » les diverses manifestations d'oppositions violentes actuelles.

1. *De moyens, la science et la technique tendent à devenir les fins de la société industrielle*

La science n'est plus neutre, elle sert toujours un pouvoir. En outre elle n'est pas dans quelques laboratoires particuliers: la société tout entière est devenue un laboratoire. Ainsi, l'ensemble de l'existence sociale est progressivement au service de la technique, laquelle est l'instrument des pouvoirs établis, économiques et politiques. Dans un processus « normal » de maîtrise de l'existence sociale, c'est un vouloir bien vivre des hommes ensemble qui doit susciter les institutions et les structures sociales, lesquelles utilisent les techniques à leur bénéfice. Au contraire, de plus en plus dans le monde actuel, ce sont les pouvoirs en place qui s'emparent des ensembles techniques, lesquels modèlent les institutions humaines à leur image, les ploient à leur service et déterminent les structures sociales.

Nous ne devons pas oublier ici que « c'est seulement quand il devint ainsi possible d'employer des machines pour accroître ses capitaux que la science fut mise au service de la technique et la technique au service de la puissance » (H. de Man).

2. *Les ensembles technocratiques déterminent toujours plus l'existence sociale*

La technique n'existe pas en soi: elle est toujours un savoir concret, un moyen opératoire, un pouvoir de faire, que certains hommes s'approprient. Mais elle tend de plus en plus à s'élever à un niveau de complexité et à former un réseau de savoir que ne peuvent plus s'approprier, faire leur, les individus communs et les groupes sans ressources. Elle existe de moins en moins comme instrumentalité à la portée de tout homme, au service de tous les hommes et de plus en plus comme un calcul opératoire supérieur, déterminant déjà les comportements individuels, les rapports sociaux. Elle apparaît ainsi comme un vaste réseau, constituant un pouvoir totalitaire dans les mains de ceux qui en ont les leviers de commande.

3. *Un système qui s'est rendu en grande partie indépendant de l'utilité humaine et sociale qu'il prétendait servir au départ*

L'ensemble de ces pouvoirs, de ces réseaux et de ces calculs envahit et domine de plus en plus toute l'existence sociale. Ces forces ne sont plus soumises à un vouloir vivre collectif, particulièrement à l'échelle mondiale. Elles sont même devenues autonomes par rapport au politique auquel elles tendent à se substituer. Elles s'imposent aux hommes comme des puissances supérieures contraignantes et imposent leurs exigences à tout le corps social. C'est en ce sens que G.-D.-H. Cole et G. Gurvitch ont parlé à leur propos du nouveau Léviathan. Le système oppressif dont parlent les jeunes n'est tout de même pas une fantasmagorie inventée par leur imagination trop ardente.

4. *Nouvelle fatalité plus opprimante que la première*

L'univers abstrait des pouvoirs techniques dans les mains de petits groupes lointains et anonymes, mais puissants, s'est érigé comme une chape de plomb sur les existences humaines, constituant comme une seconde nature, au moment où l'homme croyait s'être rendu maître de la première. Au fatum ancien, chargé de peurs et de mystères pesant sur les destinées, s'est substituée une fatalité nouvelle, où les consciences s'apparaissent à elles-mêmes comme aliénées, sans recours à aucun dieu ou puissances tutélaires pour les libérer.

Il faut bien remarquer la chose suivante: à mesure que les hommes (certains groupes avantagés) sont parvenus à une maîtrise progressive de la nature (fallacieuse d'ailleurs, car elle prend sa revanche) ils n'ont pu le faire que par une progressive complexification des rapports sociaux. L'existence sociale s'est organisée, s'est structurée pour permettre les divers phénomènes d'enrichissement des nations privilégiées qui ont été simultanément des phénomènes d'appauvrissement de la nature et des autres peuples.

5. *Les technostructures et la technétronique*

La grande organisation bureaucratique et fonctionnelle des rapports sociaux « extérieurs » a pour objectif de plier chaque subjectivité aux lois et aux mécanismes de fonctionnement de l'appareil économico-industriel moderne. Les volontés individuelles sont ainsi asservies à une volonté-pouvoir du système social global, qui ne sert plus les hommes et leur bien vivre, mais se sert d'eux, les aliène à ses propres fins. Il s'est donc constitué ainsi comme un système, un grand appareil supérieur que l'on a appelé les technostructures et qui, mettant maintenant l'électronique et les ordinateurs au service de sa puissance, devient une technétronique pour employer le néologisme de I. Brzezinski.

6. *Caractéristiques fondamentales de l'existence sociale comme résultat des technostructures*

1. Les pouvoirs de production et les maîtres de l'économie contraignent les travailleurs, employés et manuels, à être les serviteurs du réseau des machines. Ceux-ci sont les exécutants de ce que leur dictent parcellairement des rouages et des systèmes organisés par d'autres.

2. L'appareil de production, finalisé par le marché, fait appel aux techniques de persuasion pour faire naître des besoins toujours renouvelés afin d'accroître sans cesse la

consommation. Le langage « marchand » du profit prévaut comme discours dominant, imposant sa voix aux autres langages.

3. Parallèlement, il devient nécessaire de mettre le plus de rationalité possible dans l'organisation des entreprises, dans leurs rapports entre elles et avec les organismes étatiques, puis dans l'ensemble des administrations, enfin dans tout le réseau des services fonctionnels de la société industrielle. La rationalité technocratique et opératoire est déterminante sur l'ensemble du fonctionnement social secondaire et à longue distance.

4. Il s'opère ainsi une forme de socialisation (fausse socialisation désocialisante) qui ne provient pas d'une prise de conscience d'un corps social, d'un sentiment d'appartenance ou de responsabilité, mais d'une dépendance subie à l'égard des forces de structuration, étrangères aux membres psychologiquement disjoints, bien que sociotechniquement amalgamés.

5. Une espèce de vaste système secondaire s'impose alors à la masse des hommes et se superpose conflictuellement à leurs relations primaires, à leur vie sociale ou socialisation spontanées. Ce système apparaît comme un appareil extérieur, ennemi de la liberté bien qu'il prétende l'accroître en dehors de lui. Mais il envahit progressivement par divers conditionnements tout le privé et tout le quotidien, de sorte qu'il finit par absorber l'intériorité même de l'humain.

6. Cette organisation supérieure ne demande pas aux hommes ce qu'ils veulent être ensemble, mais requiert seulement qu'ils soient de bons agents de production, de bons rouages, de bons éléments de transmission, de bons sujets de consommation. Ils sont réduits à ce que l'on peut attendre d'eux en tant que serviteurs du système à chacun de ses niveaux: production, communication, consommation.

7. Pour survivre, il faut jouer la règle du jeu et l'on ne doit ni sortir des règlements admis, ni échapper aux régulations qui assurent la marche du système. Les uns, le petit nombre, jouent le jeu en en déterminant les règles. Les autres, le plus grand nombre, obéissent et se conforment aux règles docilement. Quelques-uns, les plus habiles, s'infiltrent dans les circuits et dans le courant pour en tirer profit.

8. L'important dans cet univers de la grande organisation est de s'adapter, de se plier au système, de se conformer à ses objectifs. L'administration des choses détermine le gouvernement des hommes. Ceux-ci sont gouvernés et dominés par un pouvoir qui paraît anonyme et insaisissable, par la marche technocratique apparemment inéluctable des appareils. Chacun les sert à sa façon: mais personne ne sait à quoi ils servent réellement en dernière instance.

9. Il existe divers réseaux de gestion et d'administration qui ne poursuivent pas les mêmes buts et qui semblent s'opposer entre eux: entreprises de production, groupes financiers, administrations publiques, groupes syndicaux, etc. Mais ces pouvoirs entrent dans le jeu de l'organisation générale, tournée vers la production-consommation et dominée par l'opératoire, le fonctionnel et le technique; car ils admettent la loi impérieuse d'une élévation croissante des besoins et du niveau de vie comme finalité supérieure de l'existence.

10. L'intégration au système trouve son appui et sa force dans la réalité-mirage de la consommation de masse qui exalte les désirs en suscitant toujours de nouveaux besoins considérés comme socialement et individuellement bons puisqu'ils assurent la prospérité au système. Parallèlement, une mise en condition éducative par la publicité et les mass

media interdit toute contestation efficace. La mercantilisation des satisfactions se substitue à l'expression des besoins humains profonds qu'elle réprime ou qu'elle détourne.

11. L'appareil de production et le système d'organisation deviennent « démocratiquement » totalitaires, car ils parviennent à commander sans paraître s'imposer, à dominer sans apparaître dominants. Ils en viennent à déterminer nos aspirations et nos besoins, à dicter nos attitudes et nos capacités tout en laissant croire que c'est nous-mêmes qui les déterminons. Nous sommes d'autant plus aliénés que nous n'avons plus la capacité de critiquer, de refuser les besoins et les objectifs que le système a installés en nous. C'est nous-mêmes, ainsi domestiqués, qui opérons le contrôle social introjecté dans nos comportements et agissant par nos besoins.

Ce diagnostic apparaîtra sans doute trop sévère à certains qui ont, comme Voltaire, pris le parti d'être « rationnellement » superficiels en criant « Vive la société de consommation! » ou en écrivant des épîtres satisfaites aux gens heureux. Pourtant, jusqu'ici, j'ai fait plutôt une description et je n'ai pas porté de jugement moral. Si nous nous interrogions sur la hiérarchie des valeurs qui prévaut dans cette société, sur ce qui fait marcher les gens, sur les motifs de vivre et d'agir, nous serions obligés de reconnaître que dans une telle société, l'homme ordinaire (chacun d'entre nous) est accaparé, happé, plus ou moins malgré lui, par le réseau des forces, des pouvoirs, des intérêts, des valeurs qu'il doit suivre pour survivre dans ce système [1].

Il faut avoir aujourd'hui le courage de le dire et plus encore celui d'en assumer la responsabilité, le monde actuel est profondément matérialiste. Nous avons abandonné, pour reprendre l'expression de Marx, la vieille idée sublime qui fait de l'homme le but de la production. C'est la production qui est le but de l'homme et c'est la richesse qui est le but de la production [2]. L'ordre des valeurs est à l'envers. Faut-il s'étonner dès lors que notre civilisation aille vers une continuelle dérive et soit en crise profonde?

Notre société donne l'apparence d'un certain idéal formel de vie sociale, mais elle offre l'image concrète d'un univers de « struggle for life », de conflits et de violences institutionalisées. Elle ne donne aucune raison commune de vouloir vivre ensemble; elle n'offre aucun sens existentiel d'une bonne vie commune à l'échelle des nations et entre les nations au plan du monde entier.

2me PARTIE: LA CONTESTATION COMME RÉACTION ET MISE EN CAUSE

Au lieu de partir de l'hypothèse première de la crise de la jeunesse, j'ai mis au centre de mon analyse la crise de la civilisation. Pour dire les choses différemment, s'il y a crise de la jeunesse, elle est la conséquence d'une maladie générale de la société dans laquelle vit cette jeunesse. Cette manière de poser le problème me semble plus englobante: elle a une valeur explicative plus grande. Du coup les explications diverses données habituellement n'apparaissent pas suffisantes et peuvent même être trompeuses: conflit de générations, disparition de la famille organique, abandon du rôle paternel, insécurité devant un avenir

[1] Dans un tel système la société humaine tend à devenir un panier de crabes et comme le dit Mac Luhan (*Express*, 14-20, II, 1972) notre cerveau (surinformé sans hiérarchie des valeurs) est devenu une boîte à asticots « the can of worms » c'est-à-dire des tas de problèmes entortillés les uns dans les autres.

[2] Fondements de la critique de l'économie politique, cité dans *Pléiade*, œuvres II, p. 326-327.

incertain, blocage du passage normal aux responsabilités d'adulte, prolongation de l'âge moyen qui fait que les postes du pouvoir restent trop longtemps occupés par les anciens, etc.

Il est bien certain qu'il y a actuellement par exemple une grave crise de la famille en tant que premier élément constituant de l'insertion sociale. Les parents sont dans l'incertitude sur la nature de leur rôle éducatif et dans l'incompétence sur le contenu d'une véritable éducation. Qu'ils soient rigoristes ou laxistes, ils démissionnent souvent, car leur incertitude propre concernant les modèles de vie et les valeurs vraies, parfois même leur insécurité devant leur propre avenir, les rendent inaptes à être des guides ou des conseillers de leurs enfants dans un monde où ceux-ci sont mieux informés du changement rapide de la société [1].

Mais il me paraît évident que, sociologiquement parlant, la crise de la famille et la dévaluation du modèle parental sont la manifestation, au premier niveau de l'existence sociale, d'une crise plus générale qui concerne les bases communes de l'existence. Les malaises et les maladies mêmes de la vie collective sont plus sensibles à la jeunesse qui a tout son avenir devant elle et qui ne veut pas se laisser asservir par un type d'existence qui lui paraît un nouvel esclavage. Les adultes, eux, sont déjà établis, habitués, domestiqués. Ils ont en général pris le parti de se laisser guider par les structures et les forces en exercice. Les jeunes contestent radicalement cet ordre établi qui est incapable de répondre à leurs aspirations.

On pourrait caractériser et même catégoriser les types de contestation en relation avec les formes de réaction vis-à-vis de la société globale. On arriverait ainsi à deux grands genres comprenant chacun des espèces différentes.

A. *Les révolutionnaires* qui ont une praxis de démolition, sinon de reconstruction, qui cherchent à aller vers une autre société globale, sinon à la bâtir, qui entreprennent des actions de changement, pratiquent la subversion, ont un projet politique explicite ou virtuel. Ils sont objecteurs de conscience, veulent l'*autonomie*, cherchent un autre type d'adulte.
B. *Les hippies* qui ont une attitude de fuite et d'évasion, qui refusent d'être intégrés à une société globale dont ils se désintéressent et qu'ils abandonnent à son sort. Ils émigrent ailleurs, refusant à la fois le système social et l'adulte de la société actuelle. Ils sont réfractaires, veulent l'*hétéronomie*.

L'attitude de refus, d'évasion, me paraît prédominante. On recherche une adolescence prolongée parce que devenir adulte, c'est devenir une pièce de l'appareil. On refuse d'entrer dans la vie, car entrer dans la vie c'est entrer dans une technostructure anonyme, être happé par le système et sortir de la véritable vie, c'est perdre sa jeunesse. D'où une *attitude sursitaire* fréquente: on remet à plus tard de s'engager, on verra bien quand il faudra faire les choix décisifs. D'ailleurs, le monde évolue si vite qu'on ne peut savoir aujourd'hui quels choix seront importants pour demain.

Plus profondément, on constate un phénomène spirituel de recherche d'un ailleurs, d'expérience immédiate d'un autre monde, monde de l'extase et de la jouissance, monde d'une absence qui soit une autre présence et d'un champ de conscience qui soit absence de ce monde-ci.

Les contestataires se veulent en général des groupes hors du système, ils sont centrifugés par rapport aux institutions existantes et ils se constituent en communautés mar-

[1] Vous connaissez la chanson: « Vous, les pères et mères... ne critiquez plus, car vous n'avez pas compris. Sur vos routes anciennes les pavés sont usés... »

ginales plus ou moins durables en vue de libérations négatives c'est-à-dire qu'on espère les obtenir par négation des structures d'oppression de la société existante. Ils expriment un malaise général de la jeunesse qui trouve sa manifestation dans des formes très variées allant d'une espèce d'annihilation et de recherche de nirvana artificiel par les drogues et le délire collectif jusqu'à la recherche de nouveaux types de vie sociale de base et même d'expériences spirituelles de maîtrise de notre monde.

Il suffit ici de faire allusion au vocabulaire employé et au langage valorisant et dévalorisant des jeunes selon les concepts mis en avant.

1. *Ce qui est rejeté*: cadres établis, appareil, système, institution, structure, autorité, pouvoir, organisation. Tous les mots exprimant des valeurs traditionnelles tendent à être dépréciés. Certaines expressions sont fréquemment utilisées pour dénigrer l'ordre existant: oppression sociale, aliénation, exploitation, système oppressif, establishment, impérialisme.

2. *Ce qui est valorisé*: les valeurs fondamentales reconnues sont l'amour, l'amitié, l'égalité, la mutuelle reconnaissance, l'échange, le dialogue, le partage.

Les mots dynamiques, les idées sentiments-forces sont: libération, amour, révolution, changer la vie, prendre la parole, homme nouveau.

Affrontés à une société complexe, hyperorganisée pour assurer bureaucratiquement son fonctionnement, les jeunes et particulièrement les étudiants, la plupart fils de bourgeois ou de classes moyennes, sont devenus étonnamment politisés et totalement révolutionnaires. C'est en effet pour eux, qui se prennent assez facilement pour le nouveau prolétariat, le seul moyen d'opposer un refus massif et global à cet ensemble de technostructures dont ils connaissent les jeux aliénants et auquel ils veulent échapper. Même chez ceux qui ne semblent pas directement intéressés par la politique, la contestation est, sous un jour variable, une mise en cause assez radicale de l'ordre politique établi, considéré comme expression des pouvoirs dominants et nécessairement asservissants pour tous ceux qui ne sont pas du côté des postes de commande. Les raisons formelles que se donne la démocratie libérale ont une grande peine à résister aux attaques virulentes et souvent pertinentes des contestataires néomarxistes, maoïstes ou libertaires. Mais ces attaques à un ordre politique sont du coup des attaques aussi radicales à l'ordre culturel et moral qui sous-tend le premier.

La contestation des jeunes est interprétée différemment par les sociologues de tous bords qui, tels des vautours affamés, se sont précipités sur les événements de mai 1968 comme sur une moisson opportune pour la moudre chacun au moulin de leur idéologie. Pour les uns, les contestataires sont des acteurs révolutionnaires d'avant-garde, les seuls même capables d'une vraie révolution. Pour d'autres, ce sont des représentants plus sensibles et plus lucides (parce que jeunes et n'ayant rien à perdre) des groupes socio-professionnels réels aux prises avec des systèmes institutionnels sclérosés et en crise.

On peut discuter longuement pour savoir si la contestation est d'abord un refus de toute une civilisation, ou d'une culture, ou des institutions capitalistes libérales ou plus largement des valeurs dominantes d'une société technicorationnelle finalisée par la production et le système industriels. En tout cas, nous l'avons dit, il s'agit d'une mise en cause de la société globale sous le couvert trompeur d'une agressivité contre les adultes, d'un refus des modèles et des valeurs de ces derniers qui, se sentant visés, condamnés et mis au rebut, ont tendance à réagir affectivement sans voir le niveau où se pose le problème.

La contestation met à jour les contradictions centrales de notre société de « progrès matériel » et de « croissance continue de l'enrichissement ». Et au niveau politique, elle bouleverse les jeux traditionnels des partis qui voulaient monopoliser toute l'opposition et tout le pouvoir, à prendre selon leurs modèles éprouvés.

La contestation est, au plan le plus profond, la prise de conscience que les formes actuelles de l'existence sociale et de l'organisation globale de la société sont des obstacles fondamentaux qui empêchent les hommes d'accéder au minimum d'autogestion de leur existence sociale. Ces formes leur enlèvent tout pouvoir de décision personnelle sur leur vie collective.

Au moment où il y a de plus en plus de gens qui ont le sentiment d'obéir à des impératifs extérieurs et non motivants, d'être victimes d'une multitude de contraintes étrangères non nécessaires, nous serions mal venus de reprocher aux jeunes de refuser d'être récupérés par ce système, que ce soit au niveau de l'éducation-adaptation au milieu ou au niveau de la vie professionnelle (insertion dans la spirale de mauvais infini du plus produire, plus consommer...).

En particulier, un certain refus de l'éducation (ou tout au moins le refus d'une certaine éducation) est non seulement un rejet de la société actuelle, mais du modèle de demain qui est imposé par les adultes d'aujourd'hui. Dans la société industrielle à évolution rapide, l'adulte établi ne représente d'ailleurs plus la référence de ce que doivent devenir les jeunes, ni le modèle de ce qu'il faut viser à être. Ce problème, vous le savez, est extrêmement grave dans une société qui dispose de moyens très puissants, auxquels il faut se soumettre sans savoir quel est le sens qu'ils donnent à l'existence. Face à un univers trop uniquement technique, mû par le profit et la puissance, toutes les institutions dont le rôle est de « préparer à la vie » ne pouvaient que faire un jour ou l'autre faillite et subir un échec retentissant.

Certains partisans d'une pédagogie libertaire vont même plus loin: si la vraie vie c'est la jeunesse et non une pseudo-maturité, il n'y a pas à préparer à la vie (démystification de l'état adulte qui est déjà croupissement), il faut supprimer l'école.

Le globe terrestre est désormais un champ clos. Tout se passe en enceinte fermée: il n'y a plus de lieux nouveaux pour l'aventure, plus d'expédition héroïque. Il n'y a surtout plus d'*ailleurs* dans l'horizon clos des valeurs et des fins de la civilisation industrielle moderne. Tout ce qui était au-delà a été ramené à un en deçà. Alors on cherche une ligne de fuite dans un ailleurs intérieur, dans un refus de la connaissance acquise et de la vie sociale organisée. Il y a un refus de l'héritage et un effort de recommencement par l'ignorance, une tentative de retour au paradis avant l'expérience du fruit de l'arbre du bien et du mal.

Nous avons perdu l'horizon de notre cosmogonie, la représentation génétique de notre place dans le devenir des mondes. La voûte de notre ciel humain s'est écroulée et les jeunes essaient d'émigrer ailleurs pour retrouver leur ciel avec des étoiles à l'infini de leur regard. C'est le temps de l'Exode, de la sortie d'Egypte. C'est le temps du désert avant le Sinaï. On fuit les plaies d'Egypte des divers esclavages de la société industrielle. Mais il semble qu'il n'y ait plus d'autre Terre promise et il n'y aura même pas un autre Sinaï. N'y a-t-il donc aucune espérance ?

3me PARTIE: AMORCES D'UNE ÉTHIQUE NOUVELLE

Originellement, l'ethos c'est la manière de vivre, les mœurs, le séjour habituel, la demeure des hommes rendue habitable. En nous interrogeant d'abord sur la crise de la société comme crise de civilisation, nous avons perçu pourquoi cette société moderne n'est plus vivable, n'est plus la demeure habitable des hommes. Puis nous avons vu comment la contestation est une réaction contre cet ordre considéré comme inhumain. Il nous reste à nous interroger pour savoir dans quelle mesure cette mise en cause peut être le point de départ d'une éthique renouvelée, d'une nouvelle manière d'exister ensemble et, du coup, être le signe d'une espérance humaine pour ce temps de l'absence d'espoir.

Les diverses formes d'expériences communautaires de jeunes seraient à observer avec soin, non seulement pour en dégager leur signification morale, mais encore pour en peser la valeur comme fondatrice d'une éthique généralisable à toute une société.

Il y a certes de tout dans les expériences communautaires depuis celles qui ont un projet politique global jusqu'à celles qui n'en finissent pas de liquider des problèmes affectivo-sexuels d'adolescents mentaux prolongés. Le trait commun est le regroupement par affinité élective, sur des bases plus ou moins libertaires, avec une certaine intention de rupture nécessaire avec le système social global.

On peut, d'un point de vue éthique, juger ces phénomènes de diverses façons.

1. Comme refus plus ou moins individualiste d'un ordre social qui empêche l'expression du désir et la quête de la jouissance: on s'évade de ce monde; on se stupéfie en commun psychologiquement avant même de s'y aider par des drogues. Etymologiquement, stupéfier c'est engourdir par une sorte d'inhibition des centres nerveux. Ce cas de refus pur et simple ne crée pas de communautés durables.

2. Comme recherche d'une innocence originelle, comme un néo-rousseauisme de retour au bon sauvage, ou plutôt, dans le contexte de changements du monde actuel, comme utopie d'un homme nouveau, quête d'une origine nouvelle en avant où les hommes retrouveraient leur vitalité et leur bonté originelle.

3. Comme recherche d'une vie plus naturelle, de cellules de base nouvelles pour bâtir une *autre* société, de rapports humains directs et préalables à tout intérêt et à tout calcul mercantile, avec tout ce que cela implique comme réorganisation de toute leur vie, réordonnancement de la hiérarchie des valeurs.

4. Comme élaboration consciente de nouveaux types de rapports familiaux et sociaux et d'expériences de solidarité de base qui soient des témoignages critiques pour les hommes de notre temps.

5. A la limite supérieure, comme recherche de nouveaux types de communautés spirituelles, de formes d'existence chrétienne, de monachisme, qui soient adaptés à notre époque.

La contestation, la plus significative d'une recherche de nouvelles bases d'existence et de nouvelles valeurs pour donner un sens à la vie, me paraît être celle des hippies. Ceux-ci, les authentiques, ne se rencontrent guère en France ni dans l'Europe méridionale. Et même aux Etats-Unis, de leur propre dire, les vrais hippies ne constituent que le quart ou le cinquième des cheveux longs que l'on trouve sur les routes, dans les parcs, dans les festivals pop. Mais leur « idéal » et leur mode de vie déteint sur l'ensemble de la jeunesse.

Il se constitue non pas marginalement à la société, mais comme en dehors, une contre-société connue en Amérique sous le nom d'*underground*. Elle a déjà ses institutions propres avec ses systèmes d'organisation économique, de communications, de solidarité. Cette contre-société se veut une contre-culture avec ses contre-écoles.

Les communautés de l'underground refusent de coopérer avec le système officiel, recherchent des formes inédites de vie sociale et trouvent leur principe moteur dans la découverte que chacun fait de son être autonome, portant en lui le principe de sa propre activité.

Leur existence se caractérise par un certain nombre de refus et par le genre de vie difficilement définissable qui en résulte. Ils quittent psychologiquement la société de production-consommation pour *aller camper ailleurs*. Ils abandonnent le système qui s'effrite pour ne pas périr sous son effondrement. On s'en va ailleurs pour commencer de vivre dès maintenant ce que pourra être le monde de demain. Le phénomène hippy n'est pas apolitique, mais il met la politique dans la réalisation immédiate d'une autre forme d'existence en rejetant toute forme d'attentisme. La révolution est un événement qui se déroule: c'est toujours la révolution, il faut se décider à la vivre.

Les hippies refusent de se laisser happer par le grand appareil capitaliste et industriel qui fait de l'homme une machine à produire et à consommer. On quitte un tel système pour avoir le temps d'aimer, d'admirer, de contempler, de permettre le dialogue spontané entre l'homme et la femme, entre l'homme et ses enfants, le dialogue avec le reste de la création et la communion simple avec la nature. On fuit l'atmosphère psychiquement délétère qui produit des détraqués et des névrosés. *Etre ensemble* redevient la première raison de vivre.

Le but du travail ne doit plus être produire pour s'enrichir et consommer par persuasion clandestine pour s'aliéner au système: ce processus démolit psychiquement les individus et suscite un état pathologique de violence sociale où la course effrénée vers l'enrichissement dresse les hommes les uns contre les autres. Le but du travail est de s'exprimer dans une œuvre immédiatement utile, « de rendre service dans une activité que l'on aime et que l'on a choisie librement, envers laquelle on garde ses distances pour en rester maître, pour ne pas la laisser monopoliser toutes les énergies de la vie, rendre impossibles des heures de repos, de liberté, de fantaisie » [1].

La manière de vivre, d'assumer le temps est à l'opposé de celle de l'homme d'affaires moderne. On prend son temps pour échanger, faire des choses qui plaisent ensemble. C'est le contraire de la spiritualité puritaine, en milieu très marqué socio-culturellement par le puritanisme.

Il n'est pas besoin de faire de longs commentaires pour saisir comment il y a dans le mouvement hippy la recherche de nouveaux fondements éthiques à l'existence individuelle et collective. La manière même dont est critiquée et rejetée la morale bourgeoise et bien pensante comme morale pharisaïque, la façon même dont certains récusent parfois toute morale comme soumission à une contrainte extérieure sont la preuve d'un effort pour réintérioriser les motivations, pour se conduire pour et par soi-même, dans la recherche tâtonnante d'un sens.

---

[1] COUTU: « Un prophète pour notre temps: le hippy », revue *Le Supplément* n° 100, février 1972, p. 57.

Il faudrait certes parler ici de la dimension proprement religieuse du phénomène hippy et plus généralement de la contestation de toute la jeunesse actuelle. Car il n'y a pas de solution de continuité entre la recherche d'un ordre collectif de valeurs, d'un sens de la vie et des raisons ultimes de vivre. Cela nous amènerait à une autre étude passionnante où nous verrions un bouillonnement d'inquiétudes religieuses prendre des formes les plus pathologiques parfois, les plus inopinées souvent, les plus hétérodoxes aussi par rapport aux Eglises établies. Et le succès du personnage Jésus, mis un peu à toutes les sauces et même récupéré par les marchands de spectacles et les mass media, malgré tout ce qu'il a de trouble et d'équivoque, reste troublant et pose un problème qui dépasse la sociologie religieuse pour toucher au besoin humain d'une mystique chez les enfants des rationalistes et des matérialistes que nous sommes.

Gospel et Jésus-Christ superstar font fureur. Et ce que l'on a appelé le « Jésuisme » est un phénomène polymorphe qui va depuis une recherche sensible d'une libération immédiate, subjective, éprouvée, jusqu'à l'utilisation d'une idole du jour pour annoncer une libération par la révolution.

Mais ceux mêmes qui sont plus directement politisés dans le cadre de l'athéisme font preuve d'une inquiétude de type religieux, particulièrement les nombreux enfants de familles chrétiennes, passés au maoïsme qui leur apparaît comme un scoutisme plus sérieux, engageant toute la vie et pas seulement des week-ends d'évasion, faisant appel à l'esprit de service, à la pauvreté, à la générosité, au don de soi, et à l'horizon de nouveaux rapports des hommes entre eux, voire à la promesse d'un homme nouveau.

Une partie du phénomène contestataire et particulièrement du phénomène hippy est accusée par les marxistes de faire le jeu des pouvoirs établis par son refus d'engagement politique. Mais l'on peut se demander, au moins dans certaines formes d'émancipation, s'il ne s'agit pas au contraire d'une critique radicale de toute forme néo-marxiste, néo-gauchiste ou même maoïste de construction d'un ordre politique, donc d'une nouvelle autorité et d'un nouvel endoctrinement massif. Tous les gouvernements, soient-ils les plus à gauche, sont dominés par l'économique et partout il y a d'un côté des hommes qui sont aux postes de commande, ceux qui ont le pouvoir et de l'autre les exécutants, ceux qui sont opprimés. C'est cela même que l'on rejette en allant s'établir ailleurs, dans un autre monde où l'on veut expérimenter d'autres relations humaines desquelles seraient éliminés toute autorité et tout pouvoir.

Les expériences de l'underground sont des tentatives pour construire un nouvel ordre humain. Mais beaucoup de jeunes ne sont pas arrivés à ce stade, en sont à une phase purement négative. On peut se demander si le fait brut de dire qu'on refuse un ordre établi, de proclamer qu'il faut détruire la baraque actuelle, de crier sa révolte nihiliste est le début d'une nouvelle morale, s'il n'y a pas en même temps un vouloir efficace d'aménager une vie collective vivable. Le spontanéisme, l'immédiatisme, l'attentisme, l'adolescence prolongée, l'indifférence au monde actuel, un certain refus de s'engager, l'attitude sursitaire ne permettent pas d'entrer réellement dans le moment de l'éthique. En prolongeant des expériences d'évasion, une partie des jeunes contestataires en sont restés au moment de l'esthétique (au sens de Kirkegaard). Pour entrer dans le domaine d'une éthique nouvelle, il faut se situer à un niveau qui soit fondateur d'un choix, il faut choisir de décider sur le bien et le mal, ce qui est autrement difficile que de nier l'existence du bien et du mal.

Le passage d'une esthétique à une éthique demande un certain courage intellectuel: car c'est passer du monde de l'immédiat au monde de la médiation, de l'immédiateté de la

ferveur à la médiation nécessaire de la raison qui soit raison commune de vivre. C'est passer du romantisme à la responsabilité.

Je ne fais pas du tout grief à la jeunesse de ce comportement d'attente et de ce retard du choix. Car il n'y a d'autre alternative actuellement que la suivante: ou entrer dans la morale vécue des adultes qui est un système assez généralisé d'exploitation de l'homme par l'homme, ou essayer même très sectoriellement et maladroitement d'autres expériences.

J'ai parlé ici surtout des hippies dont les aspirations et les virtualités éthiques sont riches et intéressantes, mais dont le projet éthique est vague et même inexistant parfois au niveau de la vie collective nationale et internationale. Il y aurait à examiner aussi, du point de vue qui nous occupe, la signification et la portée des divers courants révolutionnaires de jeunes et du coup à mesurer les nouveaux rapports entre éthique et politique, recherchés par certains contestataires engagés politiquement.

Je n'ose pas trop m'aventurer sur ce vaste terrain où fourmillent des tendances extrêmement variées. Il faudrait en outre examiner ces dernières du point de vue d'une éthique politique, c'est-à-dire des conditions d'organisation et de fonctionnement d'une société humaine mondiale permettant un bien vivre collectif et suscitant un vouloir vivre communément partagé.

La réflexion politique des adultes est très faible à ce niveau et la pratique politique des Etats est très peu exemplaire. Il ne faut donc pas, là non plus, reprocher aux mouvements politiques des jeunes leur utopisme, ou leur fragilité, ou leur incapacité de fonder en raison une obligation politique commune intériorisée dans la conscience des citoyens.

Certains courants de jeunes ici suivent des penseurs âgés, pour ne pas dire vieux, ou reprennent des schémas anciens. Le néo-rousseauisme de Marcuse, habillé comme un arlequin freudo-marxien, est un nouvel hédonisme où les problèmes politiques se résoudraient automatiquement par la suppression des causes d'oppression et par la convergence universellement harmonieuse de l'expression des désirs.

D'autres croient qu'il suffit de parler de libération, de démolition de l'ordre établi, cause de tout mal, pour que soit assurée la seconde étape de la révolution (celle qui a toujours échoué jusqu'ici) qui est la mise en place d'un ordre nouveau plus humain, plus juste. Il y a en effet quelque naïveté à croire qu'il suffit de faire appel à l'imagination et à la ferveur d'un moment pour que s'engendre ainsi une harmonie sociale jamais organisée en système, sans contraintes, sans pouvoirs, sans nouvelle autorité.

Le courant qui a peut-être le plus de succès dérive de la tendance ci-dessus: c'est un néo-anarchisme plus culturel que politique. Sous le prétexte fondé qu'il n'y a pas réelle révolution politique sans changement radical des sources et des buts de la culture, ces anarchistes rejettent toute culture héritée, toute forme actuelle d'éducation qui est nécessairement acceptation du système et récupération par les pouvoirs en place.

Nous touchons ici au problème des fondements réels et historiques de toute culture et nous retrouvons, sous l'angle politico-culturel, le problème de la crise actuelle de civilisation. Qu'est-ce qui est reçu, qui est donné, hérité dans une civilisation, qu'est-ce qui est création totalement inédite ? Et cette création consiste-t-elle d'abord dans de nouveaux rapports des hommes avec les techniques et la nature ou dans de nouveaux rapports des hommes entre eux ?

Je pense que la perspective d'une nécessaire révolution culturelle pose des problèmes plus profonds et touche à des questions plus décisives, même politiquement parlant, que la simple et traditionnelle révolution politique. Ce serait le lieu de nous interroger ici pour savoir si, au-delà de l'anarchisme culturel, la révolution chinoise a vraiment changé radicalement les hommes et si elle peut être un modèle pour l'Occident ?

Les jeunes reposent de façon vitale et dramatique les problèmes politiques fondamentaux qui réémergent ainsi à la conscience commune et ressuscitent des enseignements scolastiques des universités: qu'est-ce que l'autogouvernement des hommes par eux-mêmes ? Le gouvernement des hommes peut-il faire place à une simple administration des choses ? Une société globale peut-elle s'autogérer politiquement ? La disparition de l'Etat est-elle possible ? N'y a-t-il pas une obligation politique qui oblige la liberté pour ne pas tomber dans l'anarchie ? Suffit-il d'opérer toutes les libérations matérielles ou d'exalter les désirs pour accéder à la liberté humaine ? Comment la révolution culturelle est-elle la condition de la révolution politique ? Quelles sont les raisons générales qui sont susceptibles de fonder une bonne existence sociale ? Quel système et quels rapports de production et d'échange peuvent permettre une politique de solidarité et de responsabilité à l'échelle nationale et à l'échelle mondiale ?

Je n'insiste pas davantage dans cet exposé sur une question que je n'ai fait qu'effleurer et qui mériterait un examen autrement approfondi. Cherchant les signes avant-coureurs et les pierres d'attente d'une nouvelle éthique collective, je ne pouvais faire moins que signaler quelques problèmes majeurs de caractère politique, car il n'est d'éthique nouvelle possible que celle capable de fonder un bien vivre ensemble, c'est-à-dire un ordre politique.

CONCLUSION

Ma conclusion sera en forme interrogative, car je ne peux honnêtement pas conclure sur l'affirmation que le salut temporel viendra de la contestation. Nous ne pouvons avoir en ce domaine que les certitudes de nos convictions, de nos fois et de nos combats. Ce sont là des praxis historiques toujours en deçà de nos visées idéales.

La contestation n'est peut-être pas la base d'une éthique nouvelle, mais elle en est certainement le point de départ. Ethique nouvelle, c'est-à-dire éthique humaine pour un bien vivre collectif de tous les hommes et non immoralisme ou nihilisme.

La contestation, dans ses requêtes fondamentales, dans ses exigences humaines, à travers ses outrances mêmes, peut conduire à ce renouvellement de l'éthique qui est une restauration de la demeure des hommes pour la rendre habitable selon les exigences de cette fin du XXe siècle. C'est une possibilité, ce n'est pas une certitude: car tout engagement humain est un choix des libertés.

Le problème est de savoir dans quelle mesure les contenus virtuels de valeurs morales nouvelles pourront passer dans la conscience collective et être intériorisés par la majorité des citoyens. Faudra-t-il pour cela une révolution, quelle révolution et une révolution y suffira-t-elle ? Est-ce que les jeunes gens sont capables de constituer une force homogène pour changer vraiment la vie sociale dans un sens cohérent et apparaissant meilleur au grand nombre ? Si oui, quelles en sont les conditions minimales, spirituelles, culturelles et politiques ? Peuvent-ils être les acteurs principaux ? Est-ce qu'ils constituent vraiment une

force sociale autonome, susceptible de transformer de fond en comble l'ordre établi ou au contraire sont-ils eux-mêmes les victimes d'autres forces plus cachées et auxquelles tous ensemble il faut s'attaquer ?

Dans tout ce bouillonnement de la jeunesse, s'agit-il simplement, même au plan politique, de *revivals* qui effarouchent un instant les adultes, soulèvent un moment la pâte sociale laquelle retombe vite à sa lourdeur première ?

Peut-on espérer que la société entière, les adultes, seront influencés et changeront vraiment, avec tout ce que cela suppose comme bouleversement des structures et renversement des raisons collectives de vivre ?

La société, face à l'interrogation existentielle qui lui est ainsi proposée, semble opérer un double rejet avec lequel nous sommes tous plus ou moins de connivence:

1. rejet physique: on ne veut pas que l'ordre social soit troublé par les contestataires et on approuve les moyens pris pour « maintenir l'ordre »;

2. rejet psychologique et presque psychanalytique: on ne reconnaît pas sa descendance dans l'autre monde que sont devenus nos enfants et l'on refuse d'être interrogé et mis en cause par leur question fondamentale.

Cet exposé n'aurait pas été inutile, n'eût-il servi qu'à nous rendre plus intelligemment compréhensifs des grands bouleversements du monde moderne et de leurs répercussions sur une jeunesse qui ne veut pas sombrer dans les décombres.

Je n'annonce pas le salut de l'humanité par la jeunesse. Mais devant une humanité, au moins des pays développés, qui s'embourbe dans les réseaux des déterminismes qu'elle a déchaînés et qui l'enchaînent, tout refus de « marcher dans le coup » est une lueur d'espoir. Il faut savoir entendre le cri que lance la jeune génération en quête d'une alternative à une société insensée et à un monde concentrationnaire. Il y aura toujours dans le sourire interrogateur d'un enfant l'appel de la liberté et tout l'avenir possible d'un monde plus humain. Gardons l'espérance si nos fils savent grandir en maintenant au cœur cette exigence de liberté et ce vouloir de libération.

Les interventions des autres conférenciers, à la suite des exposés qui précèdent, figurent à la page 63.